

L'après-midi, nous étions à Saint-Isaac, la plus riche église de Saint-Petersbourg. Nous étions curieux de voir l'iconostase et la balustrade en argent massif, ainsi que les colonnes monolites en malachite de l'Oural qui se trouvent de chaque côté de l'autel. Un moine était en chaire et lisait, avec un entrain merveilleux, les pages d'un cahier installé devant lui. Beaucoup de grands gestes oratoires, de puissants éclats de voix ; mais ses yeux ne quittaient pas un seul instant les pages du cahier où il puisait son inspiration. C'est que les prédicateurs russes sont obligés, par ordre du Saint-Synode, de toujours lire leurs sermons, lesquels ont dû être préalablement soumis à la censure ecclésiastique. Souvent, on envoie aux papes des sermons tout préparés. Ce sont presque toujours des traductions d'œuvres des Pères des premiers siècles ; les papes n'ont qu'à les lire, les auditeurs, en général, sont trop ignorants pour en tirer aucun profit. Ils n'ont pas même la consolation de profiter de cette lecture pour faire leur sieste, vu l'absence de sièges dans les églises. Ils sont obligés de se tenir debout, et le sommeil les exposerait à des écroulements scandaleux.

Quelques jours plus tard, j'étais au Kreml, dans la cathédrale de l'Assomption, église où Nicolas II avait été couronné l'année précédente. Une dizaine de moines chantaient l'office de l'après-midi. Leurs voix étaient superbes. Nulle part ailleurs, je n'ai entendu de voix de basse tonitrueuses comparables à celle des diacres russes. En fait, celui qui possède un organe de cette nature se fait diacre. C'est la marque infailible d'une vocation nécessaire. Pendant cette psalmodie, à la fois douce et puissante, un moine circulait, les bras ballants, l'encensoir à la main, d'une icône à l'autre (et il y en avait bien une cinquantaine dans l'église) multipliant devant chacune les saluts et les coups d'encensoir. Un de mes amis géologues, roumain de naissance et orthodoxe de